

Lili Maxime

Ma chère Louisiane

La Sang-mêlé du bayou

roman
Tome 2



Éditions
Irma

Ma chère Louisiane

La Sang-mêlé du bayou

DE LA MÊME AUTEURE

Prix France-Acadie 2005 : *Ouragan sur le bayou*,
Tome I, *Ma chère Louisiane*, La Grande Marée, 2004
Éther et Musc, VLB Éditeur, nouvelles, 1996
CD Chanter, même si..., Les Éditions Mistouk, 2004

Lili Maxime

Ma chère Louisiane

La Sang-mêlé du bayou

roman

 Éditions
Irma

Données de catalogage avant publication (Canada)

Maxime, Lili (Lili Vaillancourt)

Ma chère Louisiane

La Sang-mêlé du bayou. (v.2)

ISBN 2-921722-68-2

1. Titre.

© Productions Irma, 2005

C.P. 3126, succ. Bureau principal

Tracadie-Sheila, Nouveau-Brunswick

Canada E1X 1G5

et

Lili Maxime

Site Internet : www.lilimaxime.com

Mise en page : Infoscan Collette, Sherbrooke

Conception graphique de la couverture : Infografik design communication, Sherbrooke

Photographie de Lili Maxime : Grant Siméon, Lennoxville

Légendes des photos de la couverture :

Couverture avant : Philip Gould, Louisiane. 1977 *Marcus Delaboussaye, a professional swamp tour guide, holds his daughter Christina and her Cataboula puppy Babaloo as dusk falls over Lake Martin near Breaux Bridge, Louisiane.*

Couverture arrière : Neil Johnson, Louisiane. *Crevettiers amarrés, Cut Off, Bayou Lafouche, Louisiane.*

Distribution : Prologue Inc.

1650, Lionel Bertrand

Boisbriand (Québec) J7H 1N7

Téléphone : 1-450-434-0306

© CD - Ma chère Louisiane - Productions Irma

Ce roman est une œuvre de création. Toute ressemblance avec des personnes et des faits existants ou ayant existé relèverait de la coïncidence et n'engage aucunement l'auteur et l'éditeur.

L'auteur remercie le Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour son soutien financier.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Productions Irma et Lili Maxime, 2005

Dépôt légal : 1^e trimestre 2012

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-921722-68-2

ISBN 978-2-92412-701-8 (version ePub)

La Sang-mêlé du bayou, dernière édition : 2^e édition, 4^e trimestre 2005,
fait en PDF final par Infoscan, octobre 2005

Note de l'auteure

Je suis née à Roberval d'une mère de dix-huit ans.

J'ai pris ma première goulée d'air tout près de la réserve montagnaise de Pointe-Blene avant qu'on l'appelle Mashteuiatsb et avant qu'on utilise les mots Amérindien ou autochtone. Cette plaine immense avec ses villages tout autour d'un lac mythique, le lac Saint-Jean, cette mer intérieure violacée et cette plaine en damiers m'ont façonnée comme seul peut le prétendre le pays de l'enfance, celui-là beau, grand et farouche.

Ce pays en terres isolées, je l'ai quitté pour les villes de Montréal et de Toronto, études universitaires et jeunesse oblige ! Vous dire le choc culturel, le dépaysement à vue, à soif, à peau neuve.

J'étais prête pour le grand détour en pays cadjin, la Louisiane !

Là, tout au Sud, près d'une eau dormante, le Bayou Lafourche, un des plus beaux bayous du 'Pelican State', j'ai retrouvé intact mon pays de l'enfance : même convivialité, même accueil, même envie de vivre, de danser, de manger et de boire, cher bon Dieu ! Jusqu'au sens de la famille et de la fraternité de village, tout pareil. J'avais la nette impression de revenir au point de départ, comme au jeu d'échelles et serpents...

Les Cadjins du laisser le bon temps rouler m'ont adoptée comme Québécoise, sociologue et chercheuse pendant sept ans. J'ai parcouru le bayou de haut en bas, mon 'tit tape recorder sous le bras, jusqu'aux marais de la Chênière Caminada baignant dans le golfe du Mexique. Dans ce pays de bayous et de cocodrils, de mousse espagnole et de magnolias en fleurs, de pêcheurs de chevrettes et de travailleurs du pétrole, de champs d'huile et d'or noir, je me suis refaçonnée à même les hai hai hai mon cœur fait mal.

Car je n'ai jamais abdiqué: partout j'écris et je chante.

Du blues à côté de Clifton Chénier, le roi du Zydeco, avec Vin Bruce pour chanter Jolie Blonde, avec les frères Balfa pour jouer de la guitare, et dans les festivals sur des scènes en bois à Mamou ou à Lafayette, à Golden Meadow ou au Cut Off, offrir à ma manière, nos Vigneault, Leclerc, Dor et Ferland.

La trilogie Ma chère Louisiane m'a ramenée vers ces lieux qui nous habitent sans qu'on n'y prenne garde.

Dans ce deuxième roman, David LeBlanc, fier personnage principal de cette saga, m'a prise par la main et, sans crier gare, m'a entraînée jusqu'au Lac-Saint-Jean, abandonnant son bayou et sa Louisiane, sa belle Indienne houma et sa famille cadjine. Il était parti à la quête de ses rêves enfouis. Je l'ai laissé faire. Avais-je le choix ? J'ai suivi ses traces en mots et en images, ressentant ses émotions, son étonnement, ses doutes, son effondrement et sa renaissance.

En cours de route, la fière Houma, Margaret Collin, ne m'a pas invitée sur la Piste rouge ou la Traînée de larmes. Pour être à ses côtés sans qu'elle le sache, j'ai endossé la peau de son compagnon d'infortune, Dean. Et pour sa déchirure avec David, par pudeur, je l'ai respirée par les yeux et l'âme de sa fillette, Crystal.

Sa renaissance lui appartient, alors, je l'ai écrite. Simplement.

Le long voyage d'Hélène Simard dite Enen Manicouche, ou l'inverse, c'est selon, est fait d'ouragans et de gris-gris, de conquistadors et de Mayas, de pyramides, de visions et de déesses. Cette chercheuse de la vie des autres, compatissante envers les laissés-pour-compte, dérouterée par son métissage et en porte-à-faux avec ses racines, celle-là ne m'invite jamais à sa table près de sa machine à écrire.

Mais je la connais, cette femme à l'âme déchirée en son centre, fatiguée, médaillon sur le cœur à la recherche d'une Rose morte, mais non enterrée. Elle marche et pagaie en eaux libres, toujours ! Elle est souvent seule, je ne peux pas la suivre, pourtant j'essaie, croix de bois, croix de fer, main sur le cœur, yeux vers le ciel.

Je sais que le vent lui est salutaire en Louisiane comme au Mexique, et qu'elle porte en elle le Cadjin aux mains de sorcier, à la voix douloureuse de Grand Dérangement. Que faire devant ce destin qui l'appelle vers la rivière folle de Péribonka ? Là où elle a déjà abandonné son bonheur ?

La Sang-mêlé du bayou, ce deuxième roman dont les événements se déroulent sur quinze années (1977-1992), m'a demandé de revisiter mes certitudes. J'en ai conclu que je ne suis plus sûre de grand-chose, et c'est bête mais ça me rassure. Et on se calme. Et on s'apaise enfin. Tout est encore possible.

Alors, nous verrons grandir les filles et fils de ceux-là, des Sang-mêlé qui se débattent du mieux qu'ils peuvent à travers l'Amérique, confrontés aux égarements, aux ruptures et aux retrouvailles. Avec leur jeunesse et leur passion de l'art, ils trouveront leur identité dans un monde urbain et multiculturel, et relèveront les défis qui les attendent au détour.

Bon, je vous laisse, car Viger et Anna LeBlanc n'ont pas dit leur dernier mot devant la déroute des uns et des autres. Ils doivent colmater, lever des digues, encore et encore. Ils ont survécu à plus d'un Grand Dérangement depuis 1755, ces descendants d'Acadiens du Nord ! Fiers francophones en terre d'Amérique, ils sont prêts à affronter les grands bouleversements du XXI^e siècle, à tenter de sauvegarder leur culture et leurs valeurs.

À peine la dernière page tournée de La Sang-mêlé du bayou, Mardi gras et Mississippi m'appelle de toutes ses forces, avec La Nouvelle-Orléans débridée en toile de fond, le Jackson Square effervescent, les masques de Mardi gras prêts pour la parade.

Allons ! Mes valises sont bouclées.

Mais... quand on part, il faut plus qu'une valise...

J'y ai glissé quelques chansons, pour le plaisir.

Bon voyage à vous !

*Lili Maxime
Du Lac-Saint-Jean à la Louisiane,
Écrit dans les Cantons-de-l'Est au Québec.*

Pour la commémoration du 250^e anniversaire du Grand Dérangement, je suis fière de contribuer, par ce roman, à faire connaître davantage les richesses de la langue française en Amérique et la culture acadienne des Cadjins de la Louisiane.

Écrire une langue de tradition orale comme le parler cadjin des Acadiens du Sud, c'est évoquer les sons de ce langage comme une musique, pleine d'images et d'expressions savoureuses voire lyriques.

L'originalité du langage des Cadjins de la Louisiane s'explique par plus de deux cent cinquante années de métissage linguistique en terre d'Amérique. Il suffit de penser à l'apport des Acadiens du Canada, bien sûr, à celui des Français, des Américains, des Espagnols, des Créoles, des Allemands, des Haïtiens, des Africains, des Britanniques, des Irlandais. Sans oublier le choctaw des Amérindiens francophones Houmas.

Pour mettre en valeur cette langue cadjine, pleine de séduction, j'ai choisi de la faire ressortir en italique dans le roman. J'ai préféré le mot *Cadjin* à celui de 'Cajun', qui est un anglicisme, ou même celui de Cadien, inutilisé par les Cadjins eux-mêmes. Pour mieux comprendre le français cadjin, on pourra consulter le glossaire en annexe.

Pour bien apprécier le roman, il faut se reporter aux années soixante-dix, et aux lieux et cultures où le vocabulaire était différent d'aujourd'hui. Par exemple, on disait Indien et non Amérindien ou autochtone tant au Lac-Saint-Jean qu'en Louisiane. Comme on calculait en livres et en milles. J'ai respecté ce facteur historique du roman. J'ai aussi choisi de présenter la traduction montagnaise de certains passages pour participer à la diffusion de cette langue.

En annexe, le lecteur trouvera aussi l'arbre généalogique des familles LeBlanc, Collin et Manicouche, des cartes, des photographies et des illustrations d'archives personnelles, ainsi que le texte de réflexion de l'anthropologue Alain Larouche, un des directeurs de recherche du « Projet Louisiane ».

À mes parents bien-aimés,
Léonce Vaillancourt et Pâquerette Fortin

*La terre est grande
Notre souffle, court
Chaque pas allonge la route
Infinie
Entre la brise et l'écorce*

Lili Maxime

*Comment peut-on acheter ou vendre
le ciel ou la chaleur du soleil ?
Cette manière de penser nous est étrangère.
Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air
Ni le miroitement de l'eau
Comment pouvez-vous les acheter ?
Chef Seattle, tribu des Duwamishs*

*J'ai bien fait d'attendre
On ne parle pas d'exil
Sans s'exiler un peu
On ne parle pas d'une langue qui se perd
Sans vouloir sauver la sienne
On ne parle pas de ces choses-là
Sans aiguïser la peur
J'ai bien fait d'attendre*

Lili Maxime, Cantons-de-l'Est, 2005

Aux Acadiens francophones d'Amérique

À mes chers Cadjins

Bayou Lafourche, Louisiane

« Qui ça mean que pendant 200 ans, on a gardé notre langage, mais les enfants de mes enfants, eusse, y parlent pus le cadjin ? Si mes pitits-enfants peut pas me parler à moî, et moî, parler à eusse, c'est ça qui est après me tuer. C'est plus ça qui va me tuer que les Américains. Ça c'est la vraie affaire que vous aut' peut écrire dessus. »

Anna Thibodaux, Cut Off, Louisiane.

Extrait de *Ouragan sur le bayou*, p. 253

Aux Amérindiens francophones d'Amérique

Aux Houmas

Bayou Lafouche, Louisiane

*« Comme une rivière j'ai coulé
À travers temps et encore
Mais aujourd'hui
Je suis plus fort que jamais*

*Laissez battre votre cœur
De sang et de puissance
Je suis houma
Toujours vivant*

*Levez donc la tête
Remplis de fierté
Criez je suis houma
Je ne me cacherai point*

*Je ne suis pas mort
Je ne suis pas parti
J'ai tenu cette terre
Je dois croire... »*

T. Mayheart Dardar, Louisiane.

Extrait de « Je suis houma »,

Femmes chefs et guerriers de l'écrevisse, p. 60 à 62

Chapitre 1

Réserve Ka MestaSiats

Sur les pas de la Montagnaise

Septembre 1977, Lac-Saint-Jean, Québec

Quand David LeBlanc arrive enfin à la réserve indienne de Pointe-Bleue, *dans la Canada*, personne ne l'attend.

Le Cadjin des bayous soupire, exténué.

Après des jours et des nuits passés sur la route à voir défiler des paysages qui l'éloignaient de plus en plus de sa *chère Louisiane*, après avoir parcouru des milliers de milles en ne dormant que quelques heures, David pose la tête sur ses mains encore agrippées au volant. Il arrête le moteur et ferme les yeux un instant.

Le sifflement du vent le réveille net.

Il scrute le paysage, n'y décèle rien de connu. Ni mousse espagnole qui se dandine comme une *Belle du Sud* ni grand chêne verdoyant, encore moins de magnolias écarlates. Sur la rive, pas d'aigrettes à longues pattes ou de pélican juché sur un piquet. Stationné au bout d'un quai, David fait face à un lac tourmenté qui s'étend à perte de vue. Au-dessus des vagues déchaînées, l'écume et les nuages en course lui rappellent l'ouragan du 15 septembre.

Si l'eau n'était pas tant violacée, le froid si mordant, le Louisianais pourrait se croire dans le golfe du Mexique. Il frissonne. Sa solitude tout à coup lui pèse.

Il y a moins d'une semaine, le fils du bayou Lafourche n'aurait jamais abandonné les siens. Jamais !

« *C'est l'ouragan qui a tout cassé autour de moi, c'est lui qui a venu tout briser dedans mon cœur !* », se défend le Cadjin en inspectant les alentours.

C'est le début du jour. Tout lui semble irréel comme si une main de géant avait enrobé la vie dans une pellicule transparente. Les arbres recouverts de frimas scintillent, la lumière accentue l'effet bleuté de la rive. Alors que l'éclaircie enjolive la nature à l'est, franc nord, des nuages bloquent l'horizon. L'orage se prépare. Le vent frappe les vitres. Légèrement vêtu, le Cadjin grelotte dans sa camionnette. « *J'connais pas qu'un Nord pouvait souffler manière aussi fort qu'un vent du Sud !* » Il referme les yeux.

En quelques secondes, David LeBlanc revit sa fuite insensée à travers l'Amérique pour retracer la femme qu'il aime, Hélène Simard.

Le temps se débobine à toute vitesse : le golfe du Mexique, l'ouragan et les marais de Leeville. Le camp de Wayne haut perché sur ses pilotis et sa levée protectrice résiste aux vagues déferlantes. Entre ces murs, quelques heures avant sa fuite, la rousse Hélène gémissait sous ses caresses, les yeux turquoise implorant une seconde d'éternité. En cette nuit de débâcles, la découverte accidentelle du passeport avait confirmé ses doutes sur l'identité réelle de la Québécoise.

Il avait gravé pour toujours dans sa mémoire :

Enen Manicouche
Fille de Katinen Siméon et Nui Manicouche
Née en 1951 à la réserve Mashteuiatsh
Pointe-Bleue
Province de Québec, Canada

Le Cadjin *d'en haut du bayou* était donc parti à la recherche d'une femme qui se dissimulait derrière un visage de madone et une double identité : Hélène Simard pour les Blancs, Enen Manicouche pour les Indiens de son pays, les Montagnais.

D'autres images fracassent sa mémoire, obsédantes. Il ne peut les retenir et assiste impuissant à ce déferlement. Il entend les pleurs déchirants de Crystal, sa fillette de deux ans, revoit les visages ravagés de ses parents, Anna et Viger, le désarroi de ses *part'nas* et amis, Emery et Duwey, si désarmés devant cette passion qui avait pulvérisé toutes leurs assises de vaillants Cadjins.

David frotte ses yeux, fait craquer ses jointures. Il essaie par tous les moyens de chasser ces souvenirs douloureux. Il glisse une main sur son front.

Soudain, la belle Indienne Houma, sa femme, lui apparaît, tenace. Ses yeux fiers lui reprochent ce départ et l'accusent de les avoir abandonnées, elle et Crystal. « *Surtout pas penser à Margaret !* » Mais l'image persiste.

Margaret Collin, dite *Plume d'Aigle*, défie avec courage David LeBlanc.

Dès le premier jour, le désir impétueux qu'il avait eu pour l'étrangère n'avait pas échappé à *Plume d'Aigle*. Dieu qu'il avait essayé jour après jour d'endiguer l'élan ! Un temps, Margaret l'avait retenu sur le bayou. Par sa droiture, son regard noble et les arômes délicats de sa peau cuivrée, la *Sang-mêlé d'en bas* avait gardé pour elle le *Cadjin d'en haut*. Il avait aussi camouflé sa dérive derrière les éclats de rire de Crystal, sa musique avec les *Cocodrix du Bayou* et les *fais-dodo* jusqu'au petit matin. Il avait chanté, dansé, bu, espérant ne rien dévoiler. Et pour s'assurer de ne pas dériver plus au large, il avait puisé à pleines mains dans la tendresse indéfectible des LeBlanc et des Collin.

Tout cela n'avait rien donné. Rien !

La Française de la Canada avait chaviré David et déchiré ses certitudes.

À vingt-deux ans, marié et père de famille, le ‘port captain’ respecté, le chanteur adulé, le fils aimé *s’a amouraché* d’une sociologue de vingt-six ans, débarquée en Louisiane pour analyser les Acadiens du Sud.

Pourtant, Viger et Anna avaient accueilli l’étrangère comme une de leurs filles, donnant sans compter leur affection, leur savoir et leur loyauté. Le temps d’un été, la Québécoise avait perturbé sa vie et celle de tous les siens !

Et Viger ne pardonnait pas la fuite de l’étrangère ni la défection de son fils.

Le deuxième soir à Nashville, après avoir bu quelques verres de whisky et assisté à un spectacle qui l’avait électrisé, David avait téléphoné à sa famille pour la rassurer et s’excuser d’être parti de façon si cavalière. Une sonnerie. Une seule.

La voix guère amène de Viger qui crie à s’en étouffer :

« David ! Où t’es, cher bon Dieu ! Et qui c’que t’es en train de faire, hein, mon garçon ? Pas rien que du bon, pour sûr, à la manière que t’es parti du bayou comme un fou ! Hier, j’a su par l’office de Baton Rouge que t’as pris un congé dessus ton ouvrage. Mais pour qui faire ? Pour courir après cette femme qu’a pas eu l’cœur de nous dire bonjour à ta maman et à moi ? So, explique-moi ça qu’est après t’arriver David, et fais ça vite ! »

David n’a pas le temps de répondre que Viger rappelle d’un ton impérieux que tous l’attendent sur le bayou. Tous ! Les Collin de Leeville aussi, au cas où il se rappellerait qu’il a une femme, une fillette et une belle-famille !

Incapable d’affronter plus longtemps la colère de son père, David demande à parler à Anna. Furieux, Viger lui dit qu’elle est malade et au lit depuis son départ.

« Anna, malade ! » Toutes les sonnettes d’alarme se déclenchent en même temps Il veut parler à Suzanne tout de suite. Au ton implorant de David, Viger ne riposte pas.

Suzanne se veut rassurante :

— *Beb, Anna est fiévreuse à cause d'une mauvaise grippe, tracasse-toi pas de trop. Tu connais maman, elle va revenir back dessus sa santé avec les bons soins des femmes et l'attention exagérée de Viger qui tourne tout autour de son lit comme une âme en peine. Mais David, y faudrait pas que tu restes trop longtemps parti, correct ?*

— *C'est tout correct avec moi, Sue, merci bien ! J'vas t'dire que chus pas en danger, que j'a fait joliment route jusqu'à Nashville. Tracasse-toi pas, j'vas rappeler dans deux ou trois jours, le temps de rassembler mes idées. Et dis à c'monde qu'Hélène Simard est pas avec moi et que j'connais pas la place où elle est ! I kiss you, beb !*

Quand il dépose le combiné, David n'a qu'une envie : s'anesthésier, whisky après whisky. Il répète : « *Anna, malade à cause de moi !* » Il avance vers le comptoir dans un état second et passe une partie de la nuit à se morfondre au rythme du 'soul'. Il prend deux décisions importantes : dorénavant il ne s'arrêtera en chemin que pour dormir et manger, et il choisira avec soin l'heure des prochains appels. Assez tard après le souper pour ne pas entendre les pleurs de Crystal qui le réclame, assez tôt pour surprendre les femmes en train de faire le ménage du soir.

Et si possible, éviter Viger.

Comme un film au ralenti apparaissent en gros plan les yeux réprobateurs de sa grand-mère Mémé Conjo, de sa tante Ti-Bouillou et de ses sœurs Suzanne et Barbara. Toutes rappellent à la maison leur '*tit pêcheur de crabes*.

Mortifié, David se refuse à revenir en arrière. Il n'a pas fait tout ce chemin rongé de doutes et la gorge nouée pour se laisser broyer par le regret. Dans cette vastitude, ce silence blanc, il voudrait hurler : « *C'est pas ma faute à moi, cher bon Dieu ! J'a pas voulu cette misère que j'a fait. Si j'avaïs pas rencontré l'étrangère, j'aurais jamais quitté le bayou de mon enfance, jamais !* »

Pour oublier, il fixe le mouvement des vagues à travers les grêlons qui percutent le pare-brise. Des rafales frappent la carrosserie, le grésil tambourine sur le toit.

Hypnotisé, le Cadjin ne contrôle plus ses pensées qui surgissent avec violence, puis s'embrouillent.

Il se croit en plein cœur de l'ouragan, là-bas, en Louisiane.

Le golfe du Mexique se gonfle de colère, les marais de Leeville régurgitent des *cocodrils* éventrés, le bayou Lafourche hurle sa douleur. David revit son propre combat contre l'eau démontée. À la barre du vieux crabier de son père, le *Anna Love pour toujours*, il cherche désespérément Héléne emprisonnée dans sa pirogue, vulnérable *petite bête* dans l'œil de l'ouragan. Criant, gesticulant par-dessus le bruit infernal des vents qui ragent *de haut en bas du bayou*, David se défait. Les poings serrés sur le gouvernail, il scrute les marais et les *hautes herbes* et appelle « *Héléne ! Héléne !* » de toutes ses forces. Il la trouve enfouie sous un toit de tôle, délirante. Elle murmure des incantations dont le sens lui échappe et réclame *Nui-Nui* par des appels incessants.

Le bateau de crabes crache son *teuf-teuf-teuf* fatigué et les amène jusqu'à Leeville.

Réfugiés dans le vieux camp de Wayne comme deux exilés, ils se découvrent, leurs souffles confondus au-dessus du tumulte. Comme un voile apaisant, la peau diaphane et sucrée d'Héléne glisse sur le torse nu de David, bras en croix.

Entre ces murs recouverts de mousse espagnole ballottée par les vents contraires, le Louisianais et la Québécoise se laissent dériver jusqu'à ignorer la fureur du *Père des Eaux* et le gémissement des bêtes à l'agonie. Malgré cette nature en déroute et l'inquiétude de tous, ils prolongent leur étreinte jusqu'à l'aube.

Après, plus rien. Qu'un silence de mort sur le bayou dévasté.

Pendant qu'il dormait, Héléne avait fui vers La Nouvelle-Orléans. Elle avait quitté les marais, l'abandonnant, lui, le fils d'Anna, et tous les Cadjins du bayou Lafourche, sans même une explication !

Pourtant, éperdument amoureux, il s'était dévoilé jusqu'à briser tous ses repères. Sur la scène, dans les festivals, Héléne avait découvert un David sensible, passionné de musique et de rythme.

Elle avait aimé son allure de cow-boy, sa voix langoureuse, ses chansons acadiennes, ses blues écorchés. Plus tard, entre ses bras menus, il avait eu confiance en cette femme qui avait repoussé toutes ses limites.

Malgré tout, l'énigmatique Hélène l'avait déserté.

Après avoir mené ses recherches sur la culture acadienne, après avoir mangé, bu et dansé comme une vraie Cadjine ; après avoir cueilli des fleurs dans les jardins d'Anna et de Mémé Conjo, avoir fait la pêche à la *chevrette*, aux crabes et aux huîtres dans le golfe ; après avoir chassé le canard et la poule d'eau, la chercheuse de la vie des autres s'était envolée comme une aigrette du printemps.

'Gone with the wind'.

La sociologue était repartie avec des informations précieuses sur la vie des Cadjins et des Indiens Houmas. Mais surtout, elle avait enfermé dans son '*tit tape recorder*', un morceau du cœur de ces exilés et de ces survivants. Un trésor plus précieux encore que les centaines d'entrevues enregistrées sur son magnétophone.

Et puis elle s'était volatilisée, la belle Hélène, et personne ne savait où elle se cachait. Le fils d'Anna, brisé de chagrin et de colère, aurait transvidé le Canal Yankee, fouillé le bayou à mains nues pour la retrouver, et ce, malgré la désapprobation de tous !

La vision d'Hélène le submerge et repousse tous ses remords.

Ne lui reste en tête que la décision brutale, désespérée de faire ce voyage fou jusqu'au village de celle qui parcourt les terres d'Amérique un talisman accroché au cou, un bandeau de cuir au front.

Avant de s'enfuir pour le Nord, il l'avait cherchée partout dans les rues de La Nouvelle-Orléans, la croyant cachée dans un hôtel obscur de « La Ville de tous les mystères ».

Après avoir parcouru pendant des heures les rues du Vieux Carré, dépossédé de tout jugement, il avait réclamé une Hélène Simard ou une Enen Manicouche au Café Du Monde, au Austin Inn, au Preservation Hall et dans les boîtes de jazz enfumées, provoquant

sur son passage quelques railleries et des murmures grivois. Cette ville, appelée aussi *La Pucelle* aurait accueilli la rousse Hélène comme une de ses filles, toujours prête à camoufler les interdits, à cacher les laissés-pour-compte, à protéger les sans-papiers. Au fil des heures, David avait arpenté fiévreusement les quais, le marché, obsédé par une tignasse rousse, des yeux verts, une peau mate.

Sa déception de ne pas l'avoir trouvée l'avait poussé vers l'ouest. Il avait filé vers Baton Rouge pour aviser la Cheramie Gulf Oil que leur 'port captain' prenait un congé indéterminé. Sa demande acceptée, David s'était lancé sur la route, direction nord.

Sur la carte, il avait tracé sa route sur 2 000 milles. D'abord, Memphis et Nashville, les deux villes mythiques du blues et du country qui le fascinaient depuis des années ; ensuite Washington, Boston, Québec et enfin le Lac-Saint-Jean.

Désemparé, à bout, le Cadjin s'efforce de regarder autour de lui.

En cette fin de septembre 1977, le Lac-Saint-Jean, avec ses feuillus décharnés, laisse apparaître les sapins et les épinettes à travers les éclaircies. Et les champs à perte de vue, l'immense plaine divisée en damiers, accentuent l'alignement serré des maisons. « *Toutes blanches comme celles du Cut Off* », constate David ahuri. D'allure modeste, elles s'insèrent dans ce tableau figé de bout du monde, signant d'une volute de fumée le ciel gorgé de nuages bas. David s'étonne encore et encore.

Depuis qu'il a quitté le bayou Lafourche, l'immensité et la diversité des terres d'Amérique avaient alimenté mille après mille ce sentiment de liberté qui l'étreint si fort depuis son adolescence.

Plus que sa soif de liberté, la passion qu'il éprouve pour Hélène l'a mené jusqu'au nord du continent, jusqu'à la réserve de Pointe-Bleue. Ce matin, il ne peut pas aller plus loin.

Au bout de sa route, frissonnant de fatigue, le fils du bayou se demande tout à coup ce qu'il est venu faire dans ce pays déjà recouvert de givre, lorsqu'une voix l'interpelle du dehors avec des gestes amples : « Sir! Sir! Wait! »

Un homme enveloppé de frimas avance vers lui à pas lents.

Alors, tout se bouscule dans la tête du Cadjin : son départ précipité du bayou, sa quête chimérique d'une autre femme que la sienne, sa course au bout du continent. Ses pulsations s'accélèrent. Des coups brefs sur la carrosserie. David s'agite.

Ses vingt-deux ans lui pèsent et le froid n'explique pas à lui seul ce geste habituel de faire craquer ses jointures bleuies et qui le ramène à lui-même. Perdu, désorienté, il s'efforce de rassembler ses idées.

L'Indien, figé près de la camionnette, attend.

David redresse les épaules et s'apprête à sortir de la voiture quand une crampe lui barre l'estomac. Il a mal, il a faim et son sentiment de culpabilité l'accable. Quand l'Indien lui demande de baisser sa vitre, David LeBlanc comprend qu'il vient de faire basculer son destin et celui de sa famille.

Le Montagnais scrute à la dérobée l'intérieur de la camionnette et reçoit David comme il est, un étranger de passage. Il est rare qu'un inconnu se pointe dans la réserve à la fin de septembre, si tôt le matin, arrête sa voiture au bord de l'esplanade et s'assoupisse au volant. Avec une réserve polie, il s'adresse à l'homme en anglais d'abord, car il a pu lire sur la plaque du véhicule : *Louisiana Pelican State, USA*.

— Hi, sir! Are you lost ? Can I help you ?

Devant l'accent prononcé de son vis-à-vis, David choisit de lui répondre en français, lentement, pour bien se faire comprendre.

— *Non monsieur, chus pas perdu, merci bien ! Mais j'cherche pour une femme qui vient de chez vous, et qui a son adresse dans ce beau village du Nord !*

Ce qui provoque l'effet escompté. Même épuisé, David dégage une impression chaleureuse et sympathique. Son charme naturel, son accent et son air affable lui servent ici comme ailleurs. Le Montagnais sourit à l'Américain et tend la main par-dessus la portière en signe de bienvenue.

Car les yeux inquisiteurs ont rapidement évalué la situation.